l'âme. Tout se passe comme si l'écrivain consommait en sa personne un certain sacrifice qu'il épargne ainsi à ceux qui le comprendront ; comme s'il était tantôt l'ilote ivre dont la vue nous préservera de certains errements ; tantôt (pour éviter le pharisaïsme latent dans cette comparaison, d'ailleurs entachée de moralisme, alors que c'est bien plutôt du caractère *sacral* de l'œuvre littéraire qu'il est question) le « bouc émissaire » qui prend sur lui le poids de fautes que nous serons par suite dispensés de commettre. Et Du Bos n'a pas tort, lorsqu'il conclut son « dialogue avec André Gide », de nous rappeler la nécessité corrélative qu'il y a pour nous, au lieu de le « juger », de porter notre part de son fardeau, d'assumer même ce qu'il peut y avoir de blasphématoire dans sa pensée comme un péché dont nous aurions fort bien pu nous aussi nous trouver chargés.

De ces colloques avec le Malin qu'il sait si habilement interrompre au moment propice (protégé sans doute par cette extraordinaire capacité de rebondissement qui le caractérise, et que lui-même appelle sa *buoyancy*) il faut pourtant retenir un conseil, le même qu'on donne aux petites filles lorsqu'on les laisse aller seules dans une grande ville : se méfier des étrangers (fussent-ils de bonne apparence) qui vous adressent la parole, même si la première question qu'ils vous posent semble une interrogation anodine concernant le chemin à suivre, et refuser obstinément de lier conversation avec eux. La première phrase que Gide prête au Diable est une question, qui *force* pour ainsi dire à la réponse ; c'est par une interrogation aussi que débute *La Jeune Parque* et l'on sait quel rôle joue cette tournure dans toute la poésie de Valéry. De tout temps les libertins, les esprits forts qui remettent tout « en question » ont été tenus pour les complices les plus sûrs, les plus manifestes de Satan, et Gide remarque que « les grandes tentations que le Malin nous présente sont, selon Dostoïevsky, des tentations intellectuelles, des questions »[1]. De même G. Wilson Knight à propos de *Macbeth*, la pièce shakespearienne la plus profondément hantée par le Mal : « *Il n'y a sans doute aucune pièce de Shakespeare où les questions posées soient si fréquentes* ». Bref, s'il me fallait le dessiner, je donnerais volontiers au Diable la forme d'un point d'interrogation.

On comprend par antiphrase la nécessité des affirmations massives, des affirmations massues d'un Claudel : comme s'il s'agissait de calfeutrer en y fourrant tout ce qui vous tombe sous la main de positif ces brèches ouvertes au flanc de la certitude par

1. *Dostoïevsky*, p. 230.